

vogue ; tandis qu'avec la liberté de la presse je déclare que Solon et Lycurgue eux-mêmes n'eussent pas tenu un an à ma place. Mon cher Monsieur le Fantastique j'aimerais à vous voir Secrétaire provincial (*) vous verriez que ce n'est pas un lit de roses. On a beau écrire, suer, travailler du matin au soir, se casser la tête à contenter tout le monde, peine inutile ; l'opposition crie à l'ignorance, à la paresse, à la présomption ; une place de ministre aujourd'hui, c'est aux yeux du vulgaire, grâce aux journaux, un certificat d'imbécillité, tandis qu'il faut plus d'adresse, de tours, de finesse, de diplomatie, d'intrigue de courbettes, de faux fuyants, de portes-de-derrière, d'astuce, de roueries, de génie enfin pour se maintenir au pouvoir, qu'il n'en a fallu au grand Napoléon pour faire construire la colonne Vendôme ou même pour ses conquêtes. C'est moi qui le dis.

(*) Et nous aussi.

Par exemple moi, j'ai beau faire de mon mieux, introduire des lois importantes ; c'est comme si je crachais en l'air ; cela me retombe toujours sur le nez. Tenez je croyais faire merveilles et attirer sur moi les félicitations universelles de tous les partis en général et en particulier par mon bill qui pourvoit à la distribution des lois ; une mesure comme celle-là qui touche de si près à la prospérité du pays, qui exigeait tant de génie pour sa création, tant de soins et de persévérance pour la mener à bien ; personne n'en parle ; les journaux la mentionnent à peine. En vérité c'est dégradant pour le pays, décourageant pour moi. Puisqu'on n'évalue pas mieux mes efforts je prends la résolution de ne plus rien faire du tout et je vous jure sur l'honneur que si j'étais riche je me retirerais du ministère moyennant une pension viagère. Je me retirerais loin d'un monde ingrat et corrompu, dans un pays heureux et paisible, dans quelque île déserte habitée par des sauvages qui n'ont ni gouvernement responsable, ni gazette et au milieu desquels j'irais finir mes jours en buvant du vin de champagne, fumant des cigares de la Havane, et me promenant tous les jours avec quatre chevaux dans une bonne voiture à ressorts anglais ; j'endosserais un habit d'officier général à galons et boutons d'or ; je me pavanerais comme un vrai gouverneur, avec un chapeau à plumes, sur ma tête, de coq.

Mais, mon cher Fantastique, tous ces beaux songes ne sont que des rêves ; ce bonheur que j'ai poursuivi fuit loin de moi et n'existe nulle part ; je dois traîner ma chaîne comme un pauvre forçat avec la résignation d'un ange et rester ministre puisque je n'ai pas le moyen de devenir un simple citoyen. Ayez donc pitié de moi et ne me rendez point la vie plus amère ; car c'est impossible.

Je vois que je me laisse entraîner par mon imagination hors de l'objet de ma lettre ; j'y reviens au plus tôt. Vous me faites jouer dans les comédies que vous donnez au public sur votre journal, le rôle le plus sot, le plus ridicule. Vous me représentez comme ayant toujours peur que mes collègues ne viennent à résigner.

Or voilà qui est entièrement faux ; c'est une insigne calomnie ; je crains au contraire que ces messieurs ne résignent pas et que j'aie à souffrir de leur impopularité. Dieu merci j'ai appartenu à l'ex-ministère, et je m'en fais gloire ; tout ce que je désire c'est qu'ils reviennent au pouvoir ; je sens au fond de ma conscience que leur cause est la seule bonne et tous les jours je souhaite que le voile qui couvre l'esprit de lord Metcalf se dissipe et que mes anciens amis, non pas ceux du tems de lord Sydenham, mais du cabinet de notre bien-aimé feu Sir Cha. Bagot, reviennent au poste qu'eux seuls peuvent occuper dignement. Mes collègues d'aujourd'hui me traitent en petit garçon ; ils prennent des airs d'indépendance qui me choquent ; il n'y a pas jusqu'à ce procureur-général oriental, comme vous l'appellez, qui ne fasse le turc, le pacha à un certain nombre de queues ; il me regarde du haut de sa grandeur et ne se souvient pas que j'ai songé à l'appeler au